

Gide, Proust

lectures croisées

C'est dans le cadre du congrès annuel de la Modern Language Association of America, qu'ont eu lieu à Philadelphie, en décembre 2004, deux sessions intitulées Gide-Proust. À dessein, la problématique posée est restée ouverte, pour que chacun puisse y répondre à sa façon. Proust et Gide symbolisant l'essence de toute une époque, occupant tous les deux une place prépondérante dans le champ d'investigation de la critique contemporaine et aussi dans l'enseignement de la littérature française aux États-Unis, il nous avait paru essentiel de donner à ce rapprochement si vaste mais aussi si complexe autant d'interprétations possibles. Le rapprochement n'était évidemment pas nouveau, il avait déjà donné lieu à un certain nombre d'articles (nous pensons notamment aux deux longs articles de Margaret Mein publiés respectivement en 1978 et en 1979 dans le Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust), et d'ouvrages déjà datés. Si le livre de Pierre Assouline, Marcel Proust, André Gide, Autour de « la Recherche », est un document précieux car il nous offre la totalité (connue jusqu'à ce jour) de la correspondance entre les deux écrivains, sa préface demeure cependant bien succincte. Un livre paru plus récemment, en 2002, en anglais, Friend and Foe : Marcel Proust and André Gide de Frederick John Harris, tout en étant extrêmement bien documenté et stimulant n'épuisait évidemment pas tous les points de rencontre et d'opposition des deux écrivains ; il pouvait cependant, pour reprendre la belle formule de Proust sur la lecture, servir d'« incitation » à poursuivre, ou à approfondir le parallèle déjà amorcé.

Le sujet proposé avait suscité un grand intérêt, et les textes réunis ici représentent la quasi-totalité des communications, qui s'étaient équitablement réparties entre gidiens et proustiens ; elles s'articulaient d'une façon

générale autour de deux axes bien distincts : d'une part une réflexion sur la création romanesque, sur les rapports entre l'auteur, le narrateur et le lecteur, faisant des deux écrivains selon Pascal Ifri des « théoriciens du roman » ; d'autre part une série de travaux plus divers, à la fois thématiques et biographiques.

Des trois études concernant l'aspect théorique, deux se concentrent surtout sur le rôle et l'identité du « je » du narrateur, sur ses effets « perlocutoires ». Pour Pascal Ifri, d'évidentes affinités rapprochent Gide et Proust : tous deux nés à l'écriture à peu près en même temps, à une époque où le naturalisme a perdu de son originalité et de son attrait, après une période expérimentale du côté du symbolisme dont témoignent aussi bien l'écriture des Cahiers d'André Walter, du Voyage d'Urien que celle des Plaisirs et les Jours (ces deux derniers ouvrages ayant été illustrés par un peintre à la mode) réagissent de manière identique contre le courant littéraire dominant. Leur réflexion sur la création romanesque, sur « la représentation du personnage », sur « la représentation de la réalité », sur le rôle actif du lecteur par l'intermédiaire d'un personnage fictif, qu'il s'appelle Édouard dans *Les Faux-Monnayeurs* ou Marcel dans *Le Temps retrouvé*, constitue un point de rencontre important et particulièrement novateur. Ils écrivent tous les deux le roman du roman où le « je » narratif et le « je » critique se confondent. De l'avis de Martine Gantrel, ce qui justement différencie les deux écrivains, c'est le rôle attribué au « "je" narrateur ». Elle y voit, chez Gide surtout, bien plus qu'une habile façon de s'interroger sur la création littéraire. Pour Gide, c'est une nécessité vitale qui correspond à un « impératif moral » de sincérité, de révélation de l'intime, à la fois pour mieux se connaître, mais aussi pour s'innocenter. Car dire « je », c'est avouer, c'est ainsi « évacuer sur celui ou celle qui écoute (ou lit) la question du Mal et rendre à celui qui dit "je" une seconde innocence ». Tout à l'opposé de la lecture/confession chez Gide, la lecture chez Proust fait découvrir à celui qui lit un autre moi insoupçonné, parfaitement ignoré, le fait pénétrer au plus profond de lui-même, lui apprend à devenir « lecteur de lui-même ». Même si l'effet visé est totalement différent, même si les prémices de départ ne sont pas les mêmes, les deux approches proposent ou imposent au lecteur un dur travail d'approfondissement. Matthew Escobar s'interroge sur l'infinie multiplicité des événements et par conséquent des optiques et sur l'interprétation de cette répétition, chez Gide et chez Proust. La nécessité de capter le moi dans toute sa fluidité sans le trahir crée une tension chez les deux écrivains. Elle se résume chez le premier au besoin d'exorciser ses différents moi possibles

en les projetant dans la personnalité de ses différents personnages afin de renaître autre, « transformé » — et ce besoin de renouveau rejoint en quelque sorte l'interprétation proposée par Martine Gantrel. Chez Proust, il s'agirait plutôt, grâce à « la répétition textuelle, de récupérer un moi profond et essentiel ». Alors que le narrateur proustien tente d'extraire une unité d'un moi discontinu, les narrateurs gidiens proclament qu'une telle unité n'existe pas. Cette fluidité du personnage ainsi que son caractère insaisissable, se manifeste tout particulièrement dans l'importance que chaque écrivain a accordée à l'art de la dissimulation, du déguisement, du postiche qui provoque chez l'un et l'autre méconnaissances et quiproquos mais dont Proust, selon Gide, serait passé « grand maître ». Jocelyn Van Tuyl, fort subtilement, prouve que Gide n'a rien à envier à Proust dans ce domaine, et qu'il s'est même pris à son propre piège en n'ayant pas été capable de distinguer l'habit du moine, en confondant le mondain et l'artiste. D'où les malentendus regrettables, les rendez-vous manqués, et le drame éditorial dont leur correspondance « croisée » se fait l'écho. Non sans une certaine ironie amusée, Christine Cano en souligne les contradictions, les louanges ou flatteries exagérées accompagnées de vacheries savamment distillées de chaque côté. Le procédé est d'ailleurs à peu près identique de part et d'autre, mais inversé. Si Proust commence par se confondre en excuses et louanges, il finit presque toujours par amener de la façon la plus insidieuse une critique. Par contre Gide passe immédiatement à l'attaque, pour ensuite consentir au tout dernier moment, presque du bout des lèvres, à l'éloge. Ce qui l'irrite presque toujours chez Proust c'est évidemment son style, mais aussi et surtout d'une part sa conception trop sombre de l'homosexualité et sa façon indirecte de l'aborder dans le roman. Tous les commentaires faits sur les deux écrivains sont unanimes sur ce sujet. Au cœur même de toutes les apparentes ressemblances qui ont été relevées par chacun, gisent des différences irréductibles. En témoigne en dernière instance leur attitude totalement antithétique en face de leur portraitiste Jacques-Émile Blanche, pour lequel ils posent et s'opposent.

Les six études rassemblées dans ce numéro du BAAG forment un ensemble varié mais cohérent : elles s'attachent à retracer les rapports souvent conflictuels de Gide et de Proust tout en signalant au passage qu'il y avait entre eux autant d'affinités que de différences. Ce très beau commentaire de Gide sur Proust, écrit en mars-avril 1921, révèle une compréhension, une sensibilité qui éclairent à la fois l'oeuvre comprise et celui qui l'a comprise : « Le livre de Proust a ceci de particulier qu'il tient compte de chaque instant ; on dirait qu'il a la fuite même du temps pour objet.

Échappé de la vie, il ne se détourne pas de la vie ; penché sur elle, il la contemple, ou plutôt il contemple en lui son reflet. Et plus inquiète est l'image, plus calme est le miroir, plus contemplatif le regard. Il est étrange que de tels livres viennent à une heure où l'événement triomphe partout de l'idée, où le temps manque, où l'action moque la pensée... » On ne saurait être plus actuel, plus « contemporain ».

Martine Benjamin.